4me ANNEE PRINCE-ALBERT, SASK., JEUDI 10 SEPTEMBRE 1914 No. 26

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS:
Un an (Canada)......$1.00
Un an (Etranger) fr7.50 $1.50

ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance. - - - - .25

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION:
405, 13ème RUE

ADMINISTRATION
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
Téléphone 683

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Rédacteur en Chef.* PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE J.-P. DAOUST, *Administrateur.*

SA SAINTETE BENOIT XV

Lettre de S. G. Mgr Pascal, O.M.I. annonçant l'élection de Sa Sainteté Benoit XV

Nous ne sommes plus orphelins: notre aimable archevêque nous apprend par voie officielle l'élection du cardinal della Chiesa, archevêque de Bologne, comme successeur du regretté Pie X. Le nouveau Pape que le Saint Esprit a donné à l'Eglise a pris le nom de Benoit XV.

La nouvelle de cette élection a rempli notre cœur de joie et nous avions hâte de vous la faire partager. Après le chant du deuil entonnons le *Te Deum* de l'action de grâces.

C'est le Saint Esprit qui a présidé au conclave et dès lors nous avons l'assurance la plus complète que le nouveau Pontife est l'homme que la Divine Providence préparait depuis longtemps pour continuer avec le même zèle les grandes œuvres de Pie X et guider avec la même sagesse la barque de Pierre dans les temps si difficiles que nous traversons.

Il nous reste, Nos Très Chers Frères, un double devoir à remplir: remercier Dieu de nous avoir donné un nouveau Père et Lui demander par de ferventes prières qu'Il nous le conserve longtemps.

Veuillez croire, bien chers et vénérés collaborateurs, et nos très chers frères, à notre entier dévouement en Notre Seigneur et Marie Immaculée.

† ALBERT, O. M. I.,
Evêque de Prince-Albert.

Vive le Pape!

Un célèbre écrivain français, M. Ollé Laprune, écrivait, en 1895, au début d'un article qui fit alors une grande impression:

"Dans ce monde où tout passe si vite, alors que le vie humaine, même la plus longue, est si courte, ce qui dure étonne: c'est quelque chose d'avoir derrière soi des siècles. Et surtout quand les événements se précipitent avec une sorte de furie, comme nous le voyons depuis cent ans, ce qui dure, au milieu de révolutions qui renversent tout, saisit l'imagination et s'impose à l'esprit. Or, l'Eglise dure. Elle dure depuis bientôt dix-neuf siècle."

Ce spectacle vient d'être encore offert avec un nouvel éclat au monde incrédule: les papes meurent mais la Papauté ne meurt pas.

L'Eglise dure parce qu'elle est divine, et l'Eglise se résume dans un homme: le Pape.

"Le Pape est l'ombre visible du chef invisible de l'Eglise, disait le Père Faber.

"Le mystère de Papauté, comme celui du Très Saint Sacrement procède du Sacré-Cœur de Jésus; ces deux mystères s'entrelacent. Nous adorons Jésus au Très Saint Sacrement, nous l'écoutons dans le Pape.

"Aussi, la dévotion au Pape forme-t-elle une partie essentielle de la piété chrétienne; ce n'est pas là un sujet étranger à la vie spirituelle, comme si la Papauté n'avait de rapport qu'au gouvernement de l'Eglise, ou n'était qu'une institution relative à la vie extérieure, un ministère divinement approprié au gouvernement ecclésiastique. C'est à la fois une doctrine et une dévotion; c'est une partie intégrante du plan de Notre Seigneur.

"Tout ce qu'il y a de royal, tout ce qu'il y a de sacerdotal dans Notre-Seigneur, se trouve rassemblé dans la personne de son Vicaire pour recevoir nos hommages et nos vénérations."

* * *

En acclamant aujourd'hui dans la personne de Sa Sainteté Benoit XV le successeur de Pie X et le deux-cent-soixante-cinquième successeur de Pierre, les catholiques du monde entier ont un devoir tout spécial de remercier la Divine Providence de nous avoir donné sans plus tarder un nouveau Père.

Lorsque toute l'Europe n'est plus qu'un vaste champ de bataille, n'est-ce pas un fait admirable que l'élection du Pape se soit accompli normalement et en toute sérénité, après seulement quinze jours d'interrègne, tout comme pour l'élection du regretté Pie X? N'était-ce point aussi par un secret dessein de la Providence que les horreurs de la guerre ont été jusqu'ici épargnées à l'Italie afin que l'élection du Pontife suprême pût s'accomplir sans délai?

Comme le dit si bien Monseigneur l'évêque dans la circulaire que nous reproduisons plus haut: "C'est le Saint Esprit qui a présidé au conclave et dès lors nous avons l'assurance la plus complète que le nouveau Pontife est l'homme que la Divine Providence préparait depuis longtemps pour continuer avec le même zèle les grands œuvres de Pie X et guider avec la même sagesse la barque de Pierre dans les temps si difficiles que nous traversons."

Ce choix direct de l'Esprit Saint est cette fois encore d'autant plus manifeste que, pour Benoit XV comme pour Pie X, le nom du cardinal della Chiesa pas plus que celui du cardinal Sarto, ne fut mentionné parmi les conjectures humaines avant le conclave. Cependant l'archevêque de Bologne comme le patriarche de Venise était tout destiné d'avance dans les desseins de Dieu pour remplir la mission la plus haute qui soit sur la terre: celle de Vicaire de Jésus-Christ.

Mgr della Chiesa a été sacré archevêque par Pie X lui-même il y a sept ans seulement et créé cardinal au dernier consistoire du 25 mai, en même temps que Mgr Bégin, notre éminent cardinal canadien. Il est bien le fils spirituel de Pie X, et, on l'a signalé très à propos dès les premières dépêches, il fut appelé à l'archevêché de Bologne au moment le plus difficile de la crise du modernisme, pour réprimer, avec douceur et fermeté, les audaces de cette monstrueuse hérésie qui avait établi pour l'Italie ses quartiers-généraux dans cette ville.

Comme le cardinal Sarto à Venise, Mgr della Chiesa à Bologne s'était conquis l'estime et la vénération de toute la population par sa grande bonté, et c'est maintenant de tout l'univers catholique que s'établit vers sa personne si sympathique un courant d'affection toute filiale qui grandira sans cesse.

Oh! qu'il nous tarde d'entendre tomber de sa bouche les paroles de vie qui trouveront un bien fidèle écho dans nos cœurs. Déjà, au cours d'une réception de laïques, Notre Saint Père a dit de l'Amérique qu'elle lui était particulièrement chère et qu'il était content que sa première bénédiction envoyée à l'étranger le fut pour nous, où les cardinaux des Etats-Unis et du Canada la transmettront plus tard au peuple.

Parmi tous les peuples de la terre qui acclament aujourd'hui le nouveau Pape il n'en est point, nous l'osons dire, qui vibre plus *unanimement* et avec plus de fidèle vénération au cri de "Vive Benoit XV!" que le petit peuple canadien si justement fier de son inaltérable attachement au Saint Siège, qu'il tient de sa commune origine à la noble nation de France, la fille aînée de l'Eglise.

Déjà ont afflué à Rome de toutes les parties du Canada des messages de respectueuses et ardentes félicitations, et, c'est pour nous un indicible bonheur que par la voix de Son Eminence le Cardinal Bégin, le digne Prince de l'Eglise dont Pie X a honoré toute notre race héroïquement fidèle, ce soit le Canada tout entier qui redise à Benoit XV combien nous aimons le Pape et avec quelle affectueuse docilité nous voulons suivre tous ses enseignements.

Le nouveau Pape a été couronné dimanche dernier, 6 septembre, avec grande solennité dans la basilique de Saint Pierre. Souhaitons et prions que le Représentant du Roi des rois, du vrai Prince de la paix, ait bientôt le bonheur de pouvoir mettre fin à la guerre par une médiation que les nations assagies viendront enfin chercher au Vatican, parce que là seulement se trouvent la Voie, la Vérité et la Vie pour tous les peuples et l'unique source de la paix.

Vive le Pape-Roi! c'est le cri de tous les cœurs. *Que son règne soit long et glorieux!* c'est la prière qui monte à nos lèvres et le vœu ardent que nous résumerons au nom de tous les catholiques de l'Ouest dans l'acclamation traditionnelle de l'Eglise: *Ad multos annos!*

Sa Sainteté Benoit XV

Notes biographiques

Nous empruntons à la *Croix*, de Paris les notes biographiques suivantes, publiées le 25 mai à l'occasion de l'élévation de Mgr della Chiesa au cardinalat.

Le nom de Mgr Jacques della Chiesa est indissolublement uni à celui du cardinal Rampolla. De 1883 à 1903, c'est-à-dire durant vingt ans, Mgr della Chiesa fut, sans discontinuité, le collaborateur intime du nonce de Madrid d'abord, du secrétaire d'Etat de Léon XIII ensuite. Ç'a été, de la part de S. S. Pie X, une délicate pensée que de l'appeler à remplacer en quelque manière dans le Sacré-Collège, l'éminente personnalité dont l'archevêque de Bologne est comme la mémoire vivante. Mais le Souverain Pontife a voulu, en même temps, à la fois honorer de la pourpre l'antique siège de Bologne et sanctionner les mérites du nouveau cardinal.

Né à Pegni, dans le diocèse de Gênes, le 21 novembre 1854, d'une famille ornée du marquisat, Jacques della Chiesa vint faire à Rome ses études de philosophie et de théologie. Il reçut au Séminaire Capranica—comme le cardinal Rampolla lui-même et LL. EE. les cardinaux Vannutelli—la formation ecclésiastique, et suivit les cours du collège romain. On y a gardé le souvenir des brillants succès qui marquèrent, sans interruption, les études du futur cardinal.

Les ayant couronnées par plusieurs doctorats, le jeune prêtre séjourna ensuite à l'Académie des nobles ecclésiastiques où il compléta sa formation par les études spéciales requises pour la carrière diplomatique.

Les qualités intellectuelles du prélat expliquent la confiance que lui accordèrent tout de suite ses supérieurs. Esprit remarquablement agile, pénétrant avec rapidité jusqu'au nœud des questions les plus difficiles, Mgr della Chiesa a le don de la rédaction aisée et élégante. Avec cela, une mémoire facile qui organise ses souvenirs et ne perd rien de ce qu'il lui a confié. Le caractère est à la hauteur du talent. Discret, comme on sait l'être à Rome, d'une droiture inflexible et d'une fidélité exquise, Mgr della Chiesa est, par-dessus tout, un prêtre remarquablement pieux.

Il fut, durant plusieurs années, le supérieur du Tiers-Ordre franciscain que le regretté cardinal Vivès avait institué, pour les ecclésiastiques, dans la chapelle de la Maison internationale des Prêtres de la Mission, et que l'actuel évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, avait dirigée avant lui. Nul ne fut plus assidu aux réunions de la Fraternité dont il présidait la retraite mensuelle, et ce n'est sans doute pas un petit éloge si l'on songe aux multiples travaux qui lui incombaient comme substitut du cardinal secrétaire d'Etat.

La carrière de Mgr della Chiesa est connue: elle se confond d'abord, comme nous l'avons dit, avec celle du cardinal Rampolla lui-même. Mgr della Chiesa entra à la secrétairerie d'Etat en 1887 comme "minutante"; il fut nommé substitut du cardinal secrétaire d'Etat en avril 1901, quand Mgr Tripepi fut créé cardinal. Il continua ces fonctions, après la mort de Léon XIII, quand S. Em. le cardinal Merry del Val succéda, comme pro-secrétaire d'Etat d'abord, et bientôt comme secrétaire d'Etat, au cardinal Rampolla. Il les remplit durant près de quatre ans et quand celui-ci, à la mort du cardinal Svampa, destina le zélé prélat à cette lourde succession, il voulut le sacrer lui-même dans la chapelle Sixtine.

Il fut secrétaire du Chiffre le 23 avril, 1901, et consultant du Saint-Office le 30 mai 1901. Le 16 décembre 1907, il fut nommé archevêque de Bologne, succédant au cardinal Svampa. Il fut sacré le 22 décembre de la même année dans la chapelle Sixtine par Sa Sainteté Pie X. Le 23 février 1908 il fut intronisé.

Trois jours avant son élévation à la prélature, on l'avait nommé Nonce papal à Madrid, pour remplacer Mgr Rinaldini, mais cette nomination se trouva biffée. A l'époque de la nomination de Mgr Chiesa on répétait à Rome qu'elle avait été dictée surtout par le désir de donner un adversaire aux idées modernistes.

Depuis 174 ans aucun pape n'a porté le nom de Benoit. En 1740 le cardinal Prospero Lambertini jeta son dévolu sur ce nom. Fait intéressant à remarquer, le nouveau pape était archevêque de Bologne, tandis que le dernier pape de ce nom, Benoit XIV, était natif de cette même ville.

Les travaux apostoliques ne prirent pas Mgr della Chiesa au dépourvu. Il aimait à se délasser de son absorbant labeur, comme substitut du secrétaire d'Etat, par l'exercice du saint ministère. Il entendait assidûment les confessions à l'église Saint-Eustache. Il aimait à adresser la parole de Dieu, surtout aux pèlerins, et ses auditeurs n'ont pas oublié la doctrine solide et la profonde piété qui caractérisaient ses allocutions.

Ainsi put-il soutenir l'héritage du cardinal Svampa, qui ne laissait pas d'être redoutable. Sur cette ville de Bologne, qu'un tempérament ombrageux et des traditions de haute culture intellectuelle rendent si difficile à saisir, le cardinal Svampa exerçait un prestige incontesté.

Mgr della Chiesa conquit l'estime de ses diocésains par la justesse de son jugement, par la sûreté de ses relations, par la distinction de son esprit et par l'édification d'une vie profondément sacerdotale.

S. G. Mgr Bruchési a connu Sa Sainteté lors d'un de ses voyages à Rome et il dit que Benoit XV est un homme d'Etat et un diplomate de première force.

Une lettre de France

Par l'aimable obligeance de l'un de nos amis, nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs une lettre extrêmement intéressante écrite de Bordeaux, en date du 19 août, par un prédicateur très distingué qui fut durant quelques années professeur à l'Université d'Ottawa et qui occupe actuellement un poste important dans cette grande ville de France, devenue depuis une semaine le siège temporaire du gouvernement.

Bordeaux, 19 août 1914.

Mon cher Ami,

Cette lettre vous touchera-t-elle? Et quand?... Depuis trois semaines nous vivons des jours tels que n'en vécut jamais la France. Angoissantes perplexités durant les 10 jours qui séparèrent la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie de l'ordre de notre mobilisation générale, affiché le 1er août sur tous les murs, aux accents du tocsin qui tombaient de tous les clochers de France!...

Ce qui étreignait les cœurs, ce qui affolait les esprits ce n'était point la crainte, la peur moins encore, c'était l'incertitude. Qui n'a pas vu ce spectacle dans une grande ville n'a rien vu. Dans les plus grandes artères, la circulation des tramways, des autos et de tous les véhicules était suspendue par une population dont les yeux étaient fiévreusement attachés aux bulletins des dépêches, et dont les mains s'arrachaient avec une sorte de délire les journaux, qui d'heure en heure venaient rendre plus immenses et plus cruelles les émotions de l'âme nationale.

Les banques, les caisses d'épargne, tous les établissements de finances étaient assiégés par des foules à l'œil troublé. Les billets de banque n'avaient plus cours, les affaires commerciales étaient suspendues; les denrées doublaient de valeur en un jour. Jamais panique semblable dans le monde des affaires!... Et à mesure que l'on voyait d'instinct s'avancer vers la frontière l'inévitable spectre, l'on sentait battre dans les cœurs plus de confiante énergie et se peindre sur les fronts plus de fière résignation.

Ces choses émouvantes, nous les lisions, comme dans un livre très

(*Suite en 2me page*)

Une lettre de France

(*Suite de la 1ère page*)

clair, sur tous les visages lorsque, le soir, à une heure tardive, après les dernières dépêches, nous nous tenions à l'avant d'un tramway, circulant au milieu du flux et du reflux de la grande cité.

Mais le premier jour de la mobilisation, aussitôt suivi de l'ultimatum Germanique à la Russie, puis à la France, ce fut un changement instantané de décors. Dès la première minute la France se dressa debout et nous pûmes alors seulement mesurer sa taille. Oh! qu'elle est grande, mon cher ami, et qu'elle est belle, et qu'elle est noble!... De 20 à 48 ans, tous sont appelés et tous accourent. Davantage! les bureaux de recrutement sont encombrés de volontaires imberbes ou déjà blanchis sous le panache du général ou le modeste képi. Les curés, tous le constatent et le clament, sont les plus ardents et les plus joyeux à courir aux armes. On ne se lasse pas de les admirer, un petit baluchon sur leur soutane, cheminant au milieu de leurs camarades, pour aller échanger les livrées de l'Eglise contre l'uniforme militaire. D'ailleurs l'élan est général, la joie universelle. Pas un soldat qui traîne les godillots. Ils partent en chantant sur leurs fourgons ou l'affût de leur canon, que les dames ont couverts de fleurs et de verdure. On voit des wagons dont l'extérieur est transformé en parterre printanier, avec cette inscription assez loustic: "Train de plaisir pour Berlin. "Ces trains de héros, une petite fille de 5 ans, du haut du pont, les salue avec un drapeau, en criant: "Courage! Vive la France!" Les dames ont déjà baptisé cette guerre, "la guerre fleurie". Elles sont aussi admirables, et plus, que leurs hommes. Elles cachent leurs larmes pour ne laisser voir que leur foi et leur vaillance. Ah! qu'on est fier d'être Français et fils d'une femme de France!... Une jeune dame, dont le mari allait lui être arraché, bondit à ce mot que nous lui disions: "Cela doit vous faire de la peine!" "De la peine, répliqua-t-elle, le front illuminé; c'est avec joie que je le laisse partir: je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir le suivre!" Il fallut sourire comme elle... Dans la cathédrale, aux pieds de la Madone, une pauvre femme du peuple priait, un tout petit bébé au bras. Un de mes confrères risque un mot de consolation qu'il devine opportun: "Madame, vous devez avoir quelqu'un parti à la guerre, peut-être votre mari". "Oui, mon mari est parti, mais j'en fais volontiers le sacrifice pour la France."

Un bien immense, au point de vue religieux, s'est déjà produit. D'abord, le prêtre s'est trouvé tout d'un coup, et sans effort, rapproché de la foule, dont le séparait un fossé infranchissable. Tous communient à l'universelle fraternité dans l'amour d'une Mère commune, et parce que de cette Mère, la Patrie, les prêtres apparaissent les fils les plus vaillants. L'on voit fondre comme de la cire, sous le soleil de la charité, les plus tenaces préjugés.

Mais ce n'est pas seulement un contact de surface. La foi soudain s'est réveillée, même dans beaucoup de cœurs où on la croyait complètement éteinte. Dans les rues, les casernes et les campements, ou mieux partout, car toute la France est une immense caserne, nous distribuons des médailles toujours acceptées avec reconnaissance. Les églises se remplissent. Les officiers et les soldats se confessent et communient avec la plus grande piété. Un militaire sort, l'autre jour, de la Cathédrale où il n'a pu avoir son tour et se confesse à un prêtre qu'il trouve dans un square, *coram populo*. On a vu le même cas devant l'église Ste Croix. Dans d'autres villes on en cite des quantités qui se sont confessés en pleine rue. Un vicaire d'ici, soldat à Bourges, écrit qu'il remplit son ministère au milieu de ses camarades; plusieurs officiers l'ont honoré de leur confiance, en s'adressant à lui.

Dans notre grande gare de Bordeaux, un groupe nombreux de soldats portaient un Sacré-Cœur sur leur uniforme: "Ce sont les jeunes filles de chez nous qui nous ont brodé ce Sacré-Cœur, disent-ils, et nous leur avons promis de le rapporter."

A Nevers on a béni des drapeaux militaires portant l'image du Sacré Cœur.

De Castelneau, généralissime de l'Est, a dit cette belle parole: "Je ne marcherai pas avant d'avoir consacré mon armée au Sacré-Cœur." Et non seulement il a accompli cet acte, mais il a envoyé à Montmartre le nom de tous ses généraux en recommandant de prier tous les jours. Je sais d'ailleurs, par un de ses anciens soldats, que le Général de Castelneau communiait tous les jours et que ses officiers étaient à l'unisson de ses sentiments religieux.

Hier soir, à 5 h., notre immense Cathédrale était trop petite pour contenir la foule de civils, de militaires et de prêtres qui refluaient sur toutes les places. Son Eminence, le Cardinal Andrieu, bénissait pour les troupes revenues du Maroc cinq drapeaux offerts par la ville. Le Cardinal fit une allocution qui enflamma tous les cœurs.

On voit d'ailleurs de tous côtés les foules accourir dans les églises prier et recevoir les sacrements.

Les prêtres et les missionnaires qui restent se multiplient pour assurer le service obligatoire. Durant la semaine, s'il n'y a pas de prêtres dans la paroisse, les fidèles se réunissent à l'église pour réciter le chapelet, un peu comme au Mexique. Non, non, la foi n'était pas morte. Mais personne de nous n'aurait pensé qu'elle pût se réveiller en sursaut dans tant de cœurs.

Ce phénomène nous a plus étonnés que la cessation instantanée de toute dissidence du côté des socialistes et antimilitaristes. Pas un cri discordant, pas une minute d'hésitation. Adieu les théories et Vive la Patrie!

Ces Messieurs ont été les premiers à s'enrôler. Hervé a troqué sa plume pour une épée, et si, sur le champ de bataille, il envoie un article à ses journaux, c'est pour exalter l'esprit militaire et faire l'éloge des moines soldats: Que les temps sont changés!

Que dire de la guerre ?... Jusqu'à présent notre Etat-Major semble s'être prescrit une tactique prudente et ferme. Tous nos soldats partent joyeux et remplis de confiance. Ils disent aux dames qui les fleurissent: "On part avec des fleurs, on reviendra avec des lauriers!"... Que c'est beau d'assister au défilé de nos régiments! pas un qui doute du succès. Et toute la population vibre des mêmes espérances. Ne doutez jamais, alors que vous apprendriez des revers. Le dernier mot nous restera. Nos alliances sont trop fortes et notre élan trop unanime!

D'ailleurs il faut se mettre en garde contre les dépêches de source intéressée. On a fabriqué, chez les ennemis, des nouvelles abracadabrantes: révolution à Paris, où tout était au plus pur patriotisme; assassinat de Poincaré qui se porte à merveille; désacord à la chambre où l'on ne vit jamais pareille harmonie!...

La maison des Oblats de Liège (scolasticat) a été transformée en ambulance; jusqu'ici il n'y a pas de blessés. Il y reste 3 ou 4 des Pères. Les autres sont à la guerre ou à d'autres postes. D'une lettre reçue de là-bas, il est certain que les Allemands ont perdu 20,000 hommes devant Liège. La Belgique a été splendide. Tout sera à l'avenant.

Le diocèse de Bordeaux a déjà de deux à trois cents prêtres à l'armée. Pas une famille, du reste, où il n'y ait des "partis à la guerre". Mais je vous répète que les femmes sont admirables dans leur sacrifice. Elles moissonneront, vendangeront et sèmeront, tant que leurs hommes ne seront pas revenus.

Il n'y a donc plus qu'une France qui se bat, travaille et prie sous le même drapeau. Aidez-nous là-bas de vos prières...

Vive la France! et bon espoir!

J. G.

Marche des événements dans l'effroyable guerre actuelle

Récit au jour le jour d'après les dépêches européennes jusqu'à date

JEUDI 3 SEPTEMBRE

Le Président de la République Française et son cabinet avec la cour des diplomates et des ambassadeurs viennent de se transporter à Bordeaux, capitale temporaire durant les hostilités. Seul l'ambassadeur des Etats-Unis est demeuré à Paris pour protéger les citoyens américains advenant le siège de la ville.

Cette décision est une sage mesure de prudence. Le gouvernement se retire afin de ne pas entraver son action, si Paris vient à tomber aux mains des ennemis.

Le Président Poincaré a publié une proclamation, exposant le motif bien fondé de cette extrême mesure.

L'aile droite de l'armée allemande avance toujours en masses serrées forçant les armées alliées à reculer tandis que le centre et la gauche sont contenus par l'armée française.

Les troupes alliées de leur côté occupent aujourd'hui une ligne partant de Beauvais à Compiègne, et de là par Noyon, poussant jusqu'à Laon, la Fère et Reims. La forteresse de la Fère est tombée aux mains des Allemands, mais les alliées en se repliant sur Laon leur offriront une résistance opiniâtre.

La ville d'Amiens, à 70 milles au nord de Paris est tombée sous les coups des Allemands après un combat acharné de trois jours. La victoire des Allemands à Moreuil a décidé du sort de cette ville.

Cependant cette retraite des Alliés a coûté cher aux Allemands. La liste officielle des blessées et des morts accuse un chiffre de pertes trois fois supérieur à celui des armées alliées.

Il est surprenant même de constater que la masse énorme de l'armée allemande n'aie pu réussir à anéantir l'aile gauche des alliés, amoindrie depuis les quatre dernières grandes batailles.

Le général Galliéni surveille et dirige les opérations militaires à Paris: la ville est mise en état de siège. L'armée de Paris forte d'un million d'hommes fera son devoir jusqu'à la dernière extrémité: c'est le suprême rempart de la patrie.

Les blessés des derniers engagements, déjà transportés à Paris, sont envoyés à Rennes et à Nantes, afin de ne pas encombrer la ville en cas de siège.

Les dirigeables allemands ne remportent pas de grands succès dans leurs randonnées sur Paris: des canons à tir rapide, installés sur les plus hauts édifices leur donnent la chasse et les obligent à se retirer.

L'armée anglaise, durant les dernières rencontres se couvre de gloire: les charges à la Balaklava, follement intrépides, ébranlent les lignes allemandes et couvrent le recul stratégique qui s'effectue en bon ordre. Les régiments Ecossais se font surtout remarquer par leur traditionnelle ardeur combative.

Il ne faut pas oublier que les Anglais sont sous la conduite des officiers français!

Les autorités militaires à Berlin consentent à publier la liste générale des morts et blessés, liste qui couvre six grandes pages du journal officiel.

Les populations commencent à s'effrayer de l'issue de la guerre. Le Colosse russe à la frontière orientale sème la désolation et la frayeur dans tout l'Empire.

Tout un corps d'éclaireurs allemands, en croisière dans l'est de la Prusse fut complètement anéanti près de Thorn, par un détachement de Cosaques.

La situation en Belgique ne s'améliore pas. Les Allemands, nouveaux Vandales, saccagent et pillent les villages, brûlent les habitations, et maltraitent de paisibles paysans.

Les Allemands proclament le droit du vainqueur à Bruxelles et poursuivent avec activité les travaux de fortifications dans la crainte d'un retour offensif des Belges.

Le service de paquebots entre Anvers et l'Angleterre est maintenant rétabli après avoir été suspendu durant quinze jours.

Les Russes infligent une écrasante défaite aux Autrichiens par la prise de Lemberg, la capitale forteresse de Galicie. L'armée russe, forte de 800,000 hommes a mis en déroute 600,000 Autrichiens, anéantissant 100,000 hommes et capturant 57 canons. Cette éclatante victoire rend les Russes maîtres de la Galicie: de là, ils commandent la route de Vienne et de Berlin.

Cependant en Prusse les Russes ont éprouvé de sérieux revers. L'état-major déplore la perte du général Samsonoff.

Toutefois l'investissement de la forteresse de Kœnigsburg est maintenant complet.

A Vienne, les conditions économiques, paraît-il, n'ont pas subi de dépressions depuis l'ouverture des hostilités: le prix des denrées se maintient le même qu'avant la guerre grâce à la réserve de provisions accumulée dans les entrepôts

(A Suivre en 5ème page)

Le Sacré-Coeur sauvera la France

M. François Veuillot a écrit depuis le commencement de la guerre deux lettres admirables qu'il faudrait pouvoir citer en entier.

La France attend l'issue du combat dans l'union, le calme et la prière. Les divisions intérieures se sont évanouies dès le premier jour comme par enchantement :

"Il n'y a plus de partis en France, il n'y a que des Français, écrit-il en date du 6 août. Je pourrais vous citer mille traits émouvants et concordants qui attestent partout cette union vraiment fraternelle. La veille de la mobilisation, le ministre de l'Intérieur avait réuni dans son cabinet les directeurs de tous les journaux parisiens, pour leur demander de fermer leurs colonnes à toute nouvelle concernant les opérations militaires, hormis celles que le gouvernement communiquerait ou laisserait passer. L'engagement fut pris par tous avec un élan unanime et cordial. Tous les cœurs battaient à l'unisson, toutes les mains se serrèrent. De l'extrême-gauche à l'extrême-droite, on ne sentait plus que des patriotes. Parmi ces directeurs de journaux se trouvait un prêtre. Le ministre de l'Intérieur, qui n'a dû son portefeuille qu'a un anticléricalisme aigu et passionné, lui serra la main avec effusion. Le lendemain, d'ailleurs, il prenait un arrêté rapportant les décrets signés récemment contre plusieurs congrégations religieuses et non encore exécutés. Ces témoignages de réconciliation se répercutent à travers la France entière. Le jour de la mobilisation, dans un petit village, déchiré par une vieille lutte entre le maire et le curé, le premier,—qui est aussi député de l'arrondissement,—reçoit la dépêche officielle à une heure où les hommes sont encore aux champs. Vite, il court à l'église, afin de sonner le tocsin. Il y rencontre le curé qui, à la vue du télégramme et du visage ému de l'arrivant comprend tout. Et les deux hommes avant d'avoir échangé un mot, se jettent dans les bras l'un de l'autre. Puis, tous deux, se suspendent ensemble à la même corde, appellent la population du village autour du clocher! Cet épisode, c'est toute la France ! "

Après avoir montré que la France tout entière s'est élevée d'un seul cœur et d'un seul élan contre l'agresseur et que partout, même des camps socialistes, révolutionnaires et antimilitaristes, surgissent des dévouements admirables et inattendus, M. Veuillot ajoute: "Mais ce n'est pas là encore ce qui donne le plus de confiance et d'espoir. Ce merveilleux sursaut patriotique est doublé d'un admirable jaillissement de ferveur. Certaines feuilles, naguère anticléricales,—il n'y en a plus pour le moment,—ont souligné elles-mêmes, avec émotion, l'extraordinaire affluence des hommes jeunes au confessionnal et à la Table Sainte. C'est en foule, en effet, que les appelés aussitôt paru le décret de mobilisation, se sont rendus au Tribunal de la Pénitence et au banquet divin. Un vicaire de mes amis déclarait qu'il n'avait jamais confessé, d'une seule traite, autant d'hommes, et ce ne sont pas seulement les pratiquants habituels et convaincus qui tiennent à remplir leur devoir religieux. Des tièdes ou des indifférents, ressaisis par la pensée de la mort et le péril de la patrie, reviennent simplement à Dieu. Des esprits mêmes, qu'on croyait hostiles, se révèlent chrétiens. On m'a cité le cas de deux frères, engagés l'un et l'autre dans le parti socialiste unifié, qui, tous deux, avant de partir, ont voulu se munir de l'absolution et de l'Eucharistie. La foudre, en nous frappant, au lieu de nous abattre, a réveillé chez nous les vieilles aspirations patriotiques et chrétiennes. L'épreuve qui commence, si elle est un châtiment terrible, s'annonce aussi, dès le premier jour, comme une purification. Des millions de prières montent du sol de France vers ce Christ qui s'est toujours affirmé l'ami des Francs. Nous espérons !..."

* * *

Dans une seconde lettre en date du 13 août que M. Veuillot écrit en attendant qu'il aille "échanger la plume pour le fusil" dès que la classe des réservistes à laquelle il appartient sera appelée à marcher au combat il signale que: "la physionomie de Paris à l'heure actuelle est, à elle seule, une victoire morale, et fait peut-être autant d'honneur à notre pays que l'entrain de nos soldats sur la frontière". L'union n'a fait que s'accentuer et se raffermir:

"Il n'y a plus chez nous que des patriotes. Une réconciliation générale rapproche les esprits les plus éloignés et même les plus hostiles. Le gouvernement donne l'exemple. Le franc-maçon sectaire et renforcé qui s'appelle Augagneur, aujourd'hui chargé de la lourde administration de la Marine, a rouvert nos escadres aux aumôniers qu'on en avait proscrits. Le ministre de l'Intérieur, celui qu'on appelait hier le haineux et passionné Malvy, ayant constitué auprès de lui une grande commission nationale pour l'aider dans l'administration intérieure de la France, y a fait entrer M. de Mun. De son côté, le ministère de la Guerre a choisi, parmi les personnalités qui doivent coordonner le magnifique élan des initiatives offertes de toutes parts à son administration, plusieurs catholiques notoires et des membres connus de ce qu'on nommait jusqu'ici l'opposition politique....

Et c'est dans la France entière que cette réconciliation se réalise et s'affiche. D'un gros village du centre, une lettre m'arrive à l'instant. La commune était en proie jusqu'à cette heure à des divisions que la dernière période électorale avait envenimées; le maire et le curé se méfiaient l'un de l'autre; la population était divisée en deux camps hostiles. Aujourd'hui, la transfiguration est complète; elle s'opéra d'ailleurs au premier coup du tocsin. Le maire et le curé s'entendent ouvertement, et avec effusion pour subvenir aux intérêts de la localité. Les principaux chefs de famille appartenant aux deux factions sont réunis en un seul comité. Femmes, enfants et vieillards s'occupent activement de rentrer la moisson ou veillent sur les routes afin d'arrêter tout voyageur suspect. Et notez qu'il s'agit d'une de ces bourgades indifférentes, matérialistes et endormies chez lesquelles le ressort national semblait presque aussi détendu que le respect religieux.

De tous ces faits, et de mille autres impossibles à citer, je viens de causer tour à tour avec le curé d'une paroisse populaire et le directeur d'une grande association d'ouvriers. Tous deux se sont servis spontanément de la même expression: c'est miraculeux! Dieu qui nous accorde au début de la campagne cette première grâce, veut évidemment nous tendre les bras, nous ouvrir son cœur; il se prépare à nous relever ! Il n'y a plus qu'à correspondre aux avances de sa miséricorde par un redoublement de prières et de sacrifices.

Et, de fait, il se produit, à travers la France entière, un immense, un magnifique élan d'abnégation et de piété. Toutes les informations qui convergent de province confirment à l'envi les témoignages qui se pressent ici sous nos yeux. Je ne parle pas seulement de ces jeunes viveurs de la ville qui partent allègrement vers la frontière ou se précipitent aux bureaux de recrutement: je ne parle pas seulement de ces femmes du monde,hier hypnotisées par des toilettes extravagantes ou des des danses excentriques,qui cousent aujourd'hui pour les hôpitaux ou pour l'armée, qui visitent et secourent ...illes malheureuses, qui suivent ardemment des cours d'infirmières afin de s'utiliser le plus tôt possible auprès des ambulancières exercées. Je parle aussi de toutes les adorations,—de jour et de nuit,—de toutes les supplications, de toutes les confessions, de toutes les communions, qui assiègent et remplissent nos églises paroissiales et surtout nos sanctuaires de pèlerinage. Il faut visiter en ce moment la Basilique de Montmartre et Notre-Dame des Victoires pour savoir ce que c'est qu'un peuple en prières implorant Dieu pour sa patrie.

Le Cardinal Amette, prêchant dans cette dernière église à l'occasion d'une neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption, a dit le mot juste: la Déclaration de guerre a produit plus de bien en France, en quelques jours, qu'une grande mission qui eut été donnée sur tout le territoire.

Et non seulement on ne compte plus les tiédeurs ravivées, les retour obtenus. Mais ceux même qui n'ont pas eu le bonheur de croire et qui ne savent prier, respectent et appellent le secours de l'Eglise. Ils demandent aux croyants de multiplier leurs invocations. Hervé le révolutionnaire et Clémenceau le persécuteur admirent avec émotion les moines proscrits qui reviennent en foule pour servir la France. On salue les prêtres avec déférence. On les aborde avec une confiance cordiale. On sent qu'ils tiennent en main le palladium de la patrie.

Oui, nous avons confiance. Il y aura de terribles épreuves à traverser; une saignée formidable entaillera la chair de France; mais ces souffrances achèveront la purification nationale. Et le Sacré-Cœur de Jésus nous sauvera !

———o———

LE PAS, Man.

—Le 28 août 13 volontaires quittaient notre ville pour aller se joindre au régiment en formation à Winnipeg. Il y eut une grande démonstration en leur honneur et quoiqu'il pleuvait il y avait foule à la gare du C. N. R. Tout Le Pas était là pour dire adieu à ces braves jeunes gens.

—Le 2 septembre la Cie Finger fermait ces scieries principales pour cette année. Les scieries secondaires et les polisseurs fonctionneront encore pour quelque temps. La fermeture de la scierie arrive un peu plus tôt que d'habitude cette année, ordinairement les scieries principales fonctionnaient jusqu'à la fin de septembre.

—L'entrée des classes à l'école catholique eut lieu mardi, le 1er septembre. Le nombre des élèves va toujours en augmentant et les classes seront sous peu trop restreintes pour pouvoir loger tous les enfants. L'école est sous la direction de Sr St Léon avec Mlle Birse comme sous-maîtresse.

—Une petite gelée blanche couvrait les trottoirs le 2 septembre au matin. C'était la première gelée de cet été.

—Madame et Mlle Ogier sont de retour de leur voyage à Winnipeg. M. R. Bastien les accompagnait.

———o———

FERLAND, Sask.

—La récolte est très petite ici, la grande sécheresse et les vents chauds que nous avons eus ont diminué de beaucop le rendement.

—Il a plu à l'honorable ministre des Postes d'ouvrir un nouveau bureau sur la section 1, 6, 8, propriété de M. J. G. Fournier, et qui aura nom : **Fournierville.**

—Il a neigé ici le 24 août, chose que bien des anciens n'ont pas encore vue.

No 2

Feuilleton du Patriote de l'Ouest

Jeanne d'Arc

par Ab. Vosgiers

Elle dit à celui-ci qu'elle venait de la part de son Seigneur, afin qu'il mandât au Dauphin Charles qu'en dépit de ses ennemis il serait roi, qu'elle le mènerait elle-même à Reims pour être sacré, qu'il voulut bien par conséquent la faire conduire au Dauphin de la part de son Seigneur.

—Quel est celui que tu appelles ton Seigneur, lui demanda Baudricourt.

—Le roi du ciel, répondit Jeanne.

Le capitaine se mit à rire et dit à Laxart: "Cette fille déraisonne. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de la souffleter et de la ramener à son père ! "

Et Jeanne était revenue à Domremy.

Mais au début de 1429, les voix se firent plus impérieuses; le temps pressait, en effet, le siège d'Orléans avançait et le jour n'était plus éloigné où la résistance héroïque de la cité serait vaincue.

Sans dire à ses parents le motif de son départ, elle demande de nouveau et obtient la permission de rejoindre son oncle Laxart. Comme on lui reprochait plus tard ce départ précipité, comme un manque de piété filiale, elle répondit :

—Eussè-je eu cent pères et cent mères, eussè-je été fille de roi, je serais partie. Dieu commandait, il fallait obéir.

Jeanne reparut donc devant Beaudricourt.

Celui-ci n'était pas plus disposé qu'auparavant à seconder ses desseins, à aider une aventure qu'il considérait comme capable de le couvrir de ridicule.

Toutefois la netteté des déclarations de Jeanne, la persévérance dans ses desseins, sa vie si pieuse, ses mœurs admirables de simplicité et de pureté frappèrent tous ceux qui l'approchaient, et en particulier deux officiers, Jean de Metz et Bertrand de Boulengy qui s'offrirent à l'accompagner.

Une circonstance aussi frappa l'imagination de Beaudricourt ; le 12 février Jeanne se présenta soudain au capitaine et lui annonça que les troupes françaises venaient de subir un sérieux échec non loin d'Orléans. C'était la bataille de Rouvray, dite *"Journée des harengs."*

Beaudricourt lui donna enfin l'autorisation demandée. Les habitants de Vaucouleurs, dont la jeune fille avait gagné l'admiration et la confiance lui offrirent un costume de guerre et un cheval. Beaudricourt lui donna une épée et lui dit : "Allez, allez, advienne que pourra ! "

Jeanne partit de Vaucouleurs le 23 février 1429, accompagné de Jean deMetz et de Bertrand de Boulengy, de deux de leurs serviteurs, d'un messager royal et d'un archer.

Elle venait de finir ses dix-sept ans.

V.—DE VAUCOULEURS À CHINON

Le voyage de Vaucouleurs à Chinon dura onze jours. La petite troupe fut contrainte de voyager presque uniquement la nuit, le pays étant occupé par les Bourguignons et les Anglais.

—"Je ne crains pas les hommes d'armes, disait Jeanne à ses compagnons. Si les ennemis se présentent, moi, j'ai mon Seignur qui saura m'ouvrir la voie pour arriver au Dauphin, car je suis née pour le sauver."

Malgré son vif désir, Jeanne ne put s'arrêter en route pour entendre la messe. Deux fois seulement, elle put l'entendre, en particulier dans la cathédrale d'Auxerre. Enfin, on arriva en terre française et l'on atteignit, non loin de Chinon, Sainte-Catherine de Fierbois. Jeanne se dédommagea des privations religieuses de la route. Elle entendit trois messes dans l'église consacrée à sa patronne, à l'une des saintes qui lui apparaissait et la guidait.

C'est de là qu'elle écrivit au roi une lettre pour lui annoncer son arrivée et le prier de la recevoir.

"Elle avait fait, lui disait-elle, cent cinquante lieues pour lui venir en aide et lui apportait de bonnes nouvelles. Comme preuve de la vérité de sa mission, elle lui donnait l'assurance qu'elle le reconnaîtrait au milieu de sa cour."

Pendant tout ce voyage, elle ne cessa d'édifier ses compagnons par sa vertu, sa charité, sa piété. Ils en témoignaient plus tard : "Elle ne jurait jamais, ses paroles nous enflammaient saintement. C'était un bonheur pour Jeanne de faire l'aumône. Vertueuse, simple, bonne chrétienne, très douce, craignant Dieu, elle était aussi bonne que l'aurait été une sainte."

VI.—CHINON ET POITIERS

Le Dauphin hésitait à la recevoir Mal conseillé par son entourage qui cherchait plutôt son intérêt propre que l'intérêt du pays, il tergiversait. Il interrogea tout d'abord ses compagnons, envoya vers elle des prêtres pour la questionner. Jeanne se contenta de répondre : "C'est au Dauphin que j'ai à parler. A lui seul je dirai tout. J'ai deux choses à faire, délivrer Orléans et mener Charles à Reims pour qu'il soit sacré".

Sur ces entrefaites, deux messagers arrivèrent d'Orléans chargés par les défenseurs de la place de mettre Charles au courant du siège et de se renseigner sur la libératrice qui leur était promise et dont la renommée avait franchi les lignes anglaises.

Charles consentit donc à recevoir Jeanne.

Dans la grande salle du château elle fut introduite; le roi se dissimulait au milieu des trois cents personnes présentes. Elle alla droit à lui :

—"Dieu vous donne bonne vie! Gentil sire."

—"Je ne suis pas le roi, le voilà", dit Charles en montrant un de ses compagnons.

—"Vous l'êtes et non un autre."

Le Congrès Eucharistique et la Guerre

CHATIMENT, EXPIATION

Voici un très bel article de M. Henri Bourassa, dans le "Devoir" du 27 août. C'est le premier article de l'éminent journaliste depuis son retour d'Europe, et peut-être aussi le plus remarquable par la profondeur du sentiment chrétien et l'élévation de la pensée :

Il y a tout juste un mois, aujourd'hui, le Congrès Eucharistique se clôturait à Lourdes. Ces grandes assises de la chrétienté se terminaient comme elles avaient commencé: dans la paix, l'amour et la confiance réciproque. Au nom du Pape, vicaire du Christ, le cardinal-légat, prince di Belmonte, admirable de bonté, de distinction humaine, d'ascétisme chrétien, avait rendu un magnifique hommage au vieil empereur François-Joseph, dont la tragique figure disparaît lentement dans la fumée de l'effroyable incendie que ses ministres ont allumé.

"La charité de Jésus-Christ descendit sur le monde", disait le légat du pape, "et les anges entonnèrent leur cantique: Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté—*et in terra pax hominibus bonae voluntatis.* L'amour et la paix, tel fut le programme de Jésus se faisant homme pour racheter le genre humain."

Hélas ! le vénérable prélat oubliait cette autre parole du Christ: *Pax, pax, et non erat pax.*

Le même jour, l'évêque auxiliaire de Cologne, dans une allocution toute vibrante de foi, de charité, de confraternité, et dite dans un français irréprochable, transmettait à la France les vœux et les hommages de l'Allemagne catholique. A tour de rôle, Français, Allemands, Autrichiens, Polonais, Italiens, Belges, Irlandais, Canadiens, montaient aux mêmes tribunes, priaient aux mêmes autels, communiaient du même Dieu dans la même foi.

* * *

Un mois a passé—un éclair dans la vie des nations—le Pape est mort de douleur, François-Joseph se meurt de chagrin, de remords peut-être; et tous ces "hommes de bonne volonté", qui s'embrassaient hier dans l'amour du Christ, de la Vierge, de l'Eglise et du Pape, se retrouvent aujourd'hui sur les champs de carnage, Belges contre Prussiens, Français contre Bavarois, Polonais contre Autrichiens, forcés de s'entretuer et bien près de se haïr !

Vingt-six mille prêtres servent dans les rangs de l'armée française seulement. Combien priaient à Lourdes, aux côtés de ceux qu'ils sont appelés à combattre aujourd'hui ? Sous peine d'être fusillés comme traîtres à leur patrie terrestre, ces hommes de paix, de miséricorde et de pardon, apôtres de Celui qui a dit: *"Tu ne tueras point !"—"Quiconque se sert de l'épée périra par l'épée"*—sont forcés de tuer ceux qu'ils bénissaient hier. Parmi les fronts que troueront les balles de leurs fusils, il en est sur lesquels ils prononçaient naguère les paroles de l'absolution ; dans ces poitrines où s'enfonce le fer de leurs baïonnettes, a séjourné le Pain eucharistique que leur main sacerdotale a consacré. La sombre imagination du poète évocateur des supplices de l'enfer n'a rien trouvé de plus atroce que cette situation du prêtre-soldat tuant aujourd'hui le chrétien qu'il communiait hier ! Cette seule pensée suffirait à égarer la conscience et à faire douter de la miséricorde de Dieu, si le flambeau de la foi ne projetait sa lumière sur les profondeurs insondables de Sa justice.

"La guerre, c'est l'enfer", a dit l'un des hommes de guerre les plus braves du dernier siècle. Ne songeant qu'aux horreurs et aux misères que suscitent les boucheries humaines, Sherman n'a peut-être pas mesuré toute la portée de sa définition. Elle résume, dans son énergique concision, les dévastations, les ruines, les hécatombes sanglantes, les crimes sans nombre et sans nom, le déchaînement de toutes les passions sauvages, l'impunité accordée aux actes les plus atroces, la glorification de tout ce que les lois divines et humaines marquent du fer de l'infamie. Elle donne en même temps, la seule explication que la raison humaine puisse accepter: le châtiment. Mais n'est elle vraie qu'en partie. La guerre n'est pas l'enfer, parce qu'elle ne tarit point l'espérance. C'est le pire des châtiments sur la terre; c'est aussi la plus salutaire des expiations. Des œuvres de mort que la guerre sème sur son passage surgissent les vertus héroïques, les dévouements incomparables. Derrière la nuée chargée des foudres de la justice apparaît déjà le nimbe lumineux du pardon et de la miséricorde.

* * *

L'être le plus matériel, le moins préoccupé des pensées de l'au delà, n'a pu traverser l'Europe, à cette heure tragique où les peuples les plus civilisés s'apprêtaient à se ruer les uns sur les autres avec la fureur sauvage des hordes barbares ou des bêtes fauves, sans être frappé de l'élan des âmes vers les sommets de la pensée et de la foi.

En trois jours, j'ai vu des spectacles tels qu'on ne les croit possibles que dans les romans héroïques; j'ai entendu des paroles que l'auteur d'un drame encadrerait d'une mise en scène grandiose—et tout cela fait et dit le plus simplement du monde par des gens d'allure presque vulgaire.

Dans la cathédrale de Strasbourg, j'ai passé deux des heures les plus longues et les plus courtes de ma vie. Là j'ai vu les femmes, les vieillards, les enfants qui venaient prier pour les absents et pour la patrie;—comme partout ailleurs, sans doute, mais avec quelle angoisse qui n'existait que là ! car pour eux, la "patrie", c'est la France; et le fils, l'époux, le frère, le fiancé, parti sur le chemin de la mort, combat sous les drapeaux du conquérant, de l'ennemi détesté! Peut-on concevoir un drame d'âme plus déchirant ?

D'autres ont assisté aux prières de la neuvaine au sanctuaire de Montmartre; ils ont entendu sortir de milliers de poitrines le cri "Pitié, mon Dieu !" et les vastes voûtes du Sacré-Cœur s'emplir des accents héroïques du cantique national, entrecoupé des sanglots contenus de tout un peuple.

Des drames intimes, on en voyait partout. Chaque voyageur canadien qui a passé seulement deux jours à Paris peut en relater de nombreux et de touchants. A-t-on raconté celui-ci ? A la gare Saint-Lazare, une femme encore jeune, en grand deuil, toute frêle, pâle à mourir, venait de s'arracher des bras de son fils unique, appelé au premier rang. Jusqu'au moment du départ, elle avait caché sa douleur. Lorsque le train s'ébranla, les larmes lui jaillirent des yeux. "Attends un peu, maman", s'écrie la petite sœur, une fillette de douze à quinze ans: "il nous regarde encore." La mère refoule ses sanglots, elle trouve même la force de sourire à l'enfant qui va à la mort, elle agite son mouchoir; puis, quand le wagon a disparu, elle s'effronde évanouie.

Un brave garçon, d'esprit assez léger, que j'avais connu blaguant un peu toutes choses, me disait en me racontant un incident du même genre: "De tels spectacles rendent meilleur."

* * *

Tous les étrangers ont signalé le calme extraordinaire, l'ordre remarquable qui ont régné en France dès les premiers jours, si mouvementés, de la mobilisation. Il est impossible de se figurer, sans l'avoir vu, ce que signifie la mobilisation d'une nation armée. C'est non seulement le déchirement de tous les foyers; c'est encore l'arret de toute la vie économique et administrative, de tous les transports, de tous les services publics. C'est la fermeture des usines, des grands magasins, de tout ce qui alimente et occupe la fourmilière humaine. Entre l'instant où les mobilisés quittent le travail et celui où ils entrent à la caserne ou rejoignent le régiment, il s'écoule naturellement plusieurs heures et, pour un grand nombre, plusieurs jours de loisir. On conçoit facilement tout ce que ces moments de liberté absolue offrent d'occasions de désordre. Et cependant Paris et la France tout entière n'ont jamais été si calmes, si paisibles, qu'en ces heures dangereuses. Le contraste était même frappant avec ce que j'ai vu de l'Allemagne dans les mêmes conditions, puisque j'ai traversé l'Alsace et la Prusse rhénane le premier jour de la mobilisation allemande, et la France, depuis la frontière belge jusqu'à Paris, le premier jour de la mobilisation française.

Sans doute, l'efficacité et la précision merveilleuses des mesures administratives, civiles et militaires, ont contribué puissamment à maintenir l'ordre général. Mais il y avait autre chose. Sur toutes les figures on lisait une expression extraordinaire de calme, de dignité, de résolution. Jusqu'à la physionomie et à l'allure du voyou parisien qui étaient transformées.

Ceux qui ont vécu ces heures-là en France peuvent dire qu'ils ont vu l'âme de la nation française.

Quelle que soit l'issue des combats, il sortira de cette épreuve terrible mais salutaire une France régénérée et, espérons-le, une Europe assagie et plus chrétienne.

Puisse le Saint Pontife dont le monde pleure la mort porter au pied du trône de Dieu ce vœu de la chrétienté et obtenir de la miséricorde divine la réalisation de ce qui fut l'inspiration et la pensée constante de son règne si pieux: la restauration de la royauté du Christ sur les peuples et les nations.

———o———

C'est en Dieu qu'il faut espérer

Le déchaînement de la présente guerre marque la faillite sanglante de la civilisation moderne qui en voulant se passer de Dieu n'a réussi qu'à perfectionner les puissances de destruction. Ce n'est ni de la monarchie, ni de la démocratie qu'il faut espérer le rétablissement d'une paix durable sur les ruines amoncelées par la guerre. La paix est la tranquilité de l'ordre, et l'ordre c'est la reconnaissance pratique de la Souveraineté de Dieu sur les individus et sur les peuples.

"Espérer en l'avènement de la démocratie pour assurer au monde les bienfaits de la paix, remarque l'*Action Sociale,* au lieu d'espérer en Dieu qui seul peut maintenir le règne de la justice qui assure l'ordre, c'est encore une illusion qui peut coûter bien des larmes et même bien du sang. Tout ce que les hommes inventent pour se passer de Dieu et pour asseoir la société sur d'autres bases que celles qui ont été fixées par le Créateur de l'homme et de la société, tombera ainsi en ruine en écrasant ceux qui s'employaient à ces prétentieuses constructions et ceux aussi, trop souvent, qui se croyaient en sécurité sous ces vains abris."

Nous retrouvons l'expression de la même pensée un cours d'un article de l'*Action Française,* de Paris en date du 27 août, "Quelle erreur, dit ce journal, quelle hérésie, de voir dans le vaste choc qui met en ce moment les nations aux prises, le seul crime des empereurs et des rois: la vague vient de plus loin que les trônes et parfois c'est la même qui les a emportés."

—"Quel est ton nom ?"

—J'ai nom Jeanne la Pucelle. Et le roi des Cieux vous mande par moi que vous serez son lieutenant à lui qui est roi de France."

Elle ajouta que Dieu l'envoyait pour lui venir en aide, délivrer Orléans, le sacrer à Reims; que Dieu voulait que les Anglais s'en retournassent dans leur pays, sans quoi il leur arriverait malheur.

Et dans un coin retiré de la salle, elle entretint le roi de choses secrètes que nul ne pouvait savoir sinon Dieu. Et le roi parut: "tout joyeux des choses que lui avaient dites la Pucelle."

Malgré sa confiance et pour la communiquer à son entourage, il envoya Jeanne à Poitiers et la fit examiner et interroger par une commission de docteurs sages et savants. L'examen fut des plus satisfaisants. Jeanne parla avec une droiture, une netteté, un bon sens, une piété qui firent l'étonnement de tous. Elle prédit quatre événements qui paraissaient alors invraisemblables: la délivrance prochaine d'Orléans, le sacre de Charles VII à Reims, la soumission de Paris et la délivrance du duc d'Orléans, alors prisonnier en Angleterre.

Quelques-unes de ses réponses devant la Commission de Poitiers sont demeurées célèbres :

"Jeanne, lui disait-on, vous prétendez que c'est le plaisir de Dieu que les Anglais s'en aillent en leur pays et vous demandez gens d'armes. Si cela est, il ne faut pas de gens d'armes, car le seul plaisir de Dieu peut les déconfire et les faire aller en leur pays.

—En mon Dieu, répondit Jeanne, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire.

—Un autre examinateur lui ayant demandé quelle langue parlait ses voix:

—"Un français meilleur que le votre", repartit-elle.

"C'était vrai, disait plus tard l'examinateur avec bonhomie, je parlais limousin."

Comme on insistait pour obtenir un signe de sa mission, elle s'écria :

"Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire des signes. Mais menez-moi à Orléans et je vous donnerai mon signe: ce sera la victoire. Le signe que Dieu veut vous donner, c'est que je fasse lever le siège d'Orléans et que je mène sacrer le Dauphin à Reims."

Mais ce qui était plus admirable que la façon dont la petite paysanne illettrée répondait aux docteurs, c'était la manière dont elle parlait à Dieu et à ses saints.

De longues heures, elle demeurait en oraison, à la grande édification du peuple et des soldats qui en étaient dans l'enthousiasme.

A la fin elle supplia tant que le roi se décida à l'envoyer à Orléans avec un corps de troupe et la nomma chef de guerre. Il lui fit confectionner une riche armure. Pour son épée, elle pria qu'on envoyât la chercher à l'église de Sainte-Catherine de Tierbois. On la trouva, à l'endroit indiqué par elle, et toute rouillée. Mais la rouille tomba comme par enchantement.

Jeanne se fit ensuite confectionner un étendard de soie blanche semé de fleurs de lys. Sur un côté, elle fit peindre Dieu dans sa gloire.

A ses pieds, deux anges à genoux, dont l'un présentait à la bénédiction divine, un lys de France. Sur l'autre côté, elle fit inscrire les deux noms de Jésus et Marie.

"Elle aimait bien son épée, disait-elle, mais elle aimait quarante fois plus son étendard."

Le 25 avril, arrivée à Blois, elle se mit à convoquer les soldats autour des prêtres, les exhortant à se confesser, à se corriger de leurs mauvaises habitudes. Telle fut l'autorité de la Vierge sur ces endurcis, sur ces vieux *brigands d'Armagnac,* comme on les appelait, qu'on les vit renoncer au jeu, au blasphème et qu'elle put expulser du camp les femmes de mauvaises vie.

Et ce fut au chant des hymnes, les bannières saintes déployées, que les bataillons s'ébranlèrent vers Orléans.

VII.—ORLÉANS

Depuis sept mois, les habitants d'Orléans soutenaient un siège héroïque et attendaient impatiemment du secours. Désespérant de prendre la ville de vives forces, les Anglais avaient résolu de la réduire par un blocus et ils avaient construit autour de la ville une série de redoutes ou bastilles.

C'est le vendredi 29 avril, au commencement de l'après-midi, que Jeanne d'Arc et sa petite armée arrivèrent en vue d'Orléans. Son premier soin fut de ravitailler la ville, et ainsi qu'elle l'avait prédit, le convoi de vivres put entrer dans la ville sans que les Anglais aient fait un seul mouvement pour empêcher l'opération.

Elle-même, à 8 heures du soir, fit son entrée solennelle dans la ville. Montée sur un cheval blanc, armée de toutes pièces, elle était précédée de son étendard et accompagnée de Dussois et de seigneurs et bourgeois d'Orléans qui étaient allés à sa rencontre.

La population entière se pressait sur son passage et l'escortait à la lueur des torches, *"aussi joyeuse que si Dieu était descendu dans la cité."*

Hommes, femmes et enfants cherchaient à toucher l'armure, la bannière et le coursier de cette jeune fille qui leur venait *"au nom du Roi du Ciel."*

Et ce fut ainsi jusqu'à la cathédrale, où Jeanne voulut d'abord s'arrêter pour rendre grâce à Dieu de son heureuse arrivée.

Le lendemain et les jours suivants, Jeanne fit des tournées de reconnaissance vers les bastions anglais.

—"Croyez-vous vraiment que le siège sera levé ?" lui disait-on.

—"En mon Dieu, oui, je le crois", répondait-elle.

—"Pourtant, ils sont bien fortifiés, et ce sera grande affaire de les mettre dehors".

—"Il n'est rien d'impossible à Dieu !"

Et, en effet, il arriva, comme Jeanne l'avait annoncé.

Dès le 4 mai, après un sanglant combat, elle emportait la bastille de Saint-Loup.

Le 5 mai, jour de l'Ascension, fut pour Jeanne jour de communion et de prières.

Le 6, la bastille des Augustins était prise.

(A suivre)

Marche des événements

(Suite de la 2ème page)

en quantité suffisante pour une armée.

L'ambassadeur autrichien a Washington prétend que les troupes russes n'ont pas fait prisonniers en Pologne 30,000 autrichiens; mais qu'au contraire, ceux-ci à Lublin et à Krasnik, en Pologne Russe ont repoussé avec succès 200,000 Russes.

Les Serbes font des prodiges de valeur: à Jadar, 180,000 Serbes ont battu 200,000 Autrichiens et mis 140,000 hommes hors de combat.

La mobilisation turque atteint un effectif de 500,000 hommes.

Le gouvernement Ottoman s'inquiète peu, dit-on, de l'agitation grecque: il a d'autres chats à fouetter parmi les Puissances Européennes.

Le Japon débarque des troupes en Chine, à 100 milles au Nord de Tsing-Tau dans le Kiao-Tchau: 20,000 hommes de troupes attendent le moment de partir en campagne. Les sept îles qui bornent le territoire Allemand Kiao-Tchau sont tombées aux mains des Japonais: le cercle de fer se rétrécit de plus en plus autour de Tsing-Tau.

Les croiseurs anglais surveillent en nombre la sortie et la rentrée des vaisseaux dans le port de New-York. Les ordres sont sévères et les vaisseaux doivent abaisser pavillon et donner des indications, ou sinon les croiseurs anglais les poursuivent et les saisissent.

La souscription nationale en Angleterre atteint aujourd'hui $10,000,000.

A la prise d'Apia, capitale des Iles Samoa, dans la Polynésie, (Océanie) le gouverneur allemand et plusieurs personnages importants furent faits prisonniers.

VENDREDI 4 SEPTEMBRE

Les grandes armées de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche continuent leurs gigantesques batailles.

Les troupes Allemandes, dans leur marche sur Paris, se sont emparées de Creil, Senlis et Crépy-en-Valois, villages situés à 24, 20 et 35 milles de la capitale. L'aile gauche des alliés selon sa tactique devenue habituelle s'est encore repliée au sud.

Les Allemands touchent de près la dernière ceinture des fortifications de Paris, ceinture située dans un rayon de 10 milles des limites de la ville.

Les alliées ne perdent pas contenance devant ces revers et ces retraites incessantes: ils attendent le moment favorable pour prendre un mouvement offensif et tourner l'ennemi.

Les dépêches d'aujourd'hui ne nous donnent aucun autre détail sur les engagements en territoire français.

La ville de Paris se prépare de plus en plus à un siège. Les autorités militaires ont mis gratuitement à la disposition des citoyens non combattants 15 trains de 25 wagons pour les amener au sud ou à l'ouest. Les principaux quotidiens de Paris ont transportés leurs bureaux à Bordeaux ainsi que l'agence de nouvelles Havas.

Les Allemands probablement n'essaieront pas de faire un siège en règle devant Paris, mais ils vont s'efforcer de briser la chaine de forteresses à l'aide des puissants canons Krupp, et d'entrer dans la ville, par un coup d'audace, comme à Namur.

En Alsace Lorraine, les Français triomphent, et les Allemands se retirent.

La rumeur circule que 80,000 Russes, d'autres disent 872,000 ont débarqué en France, après avoir passé par l'Océan Arctique et contourné les Iles Britanniques.

Le gouvernement allemand installé à Bruxelles se montre plein d'arrogance envers les citoyens de la capitale belge. Il a défendu tout traffic sur le Boulevard Botanique, et il a informé les maires des petites villes des faubourgs qu'ils sont tenus responsables de tout rassemblement d'apparence hostile.

Les communications entre Ostende et Paris sont interrompues.

Les victoires russes en Galicie et en Pologne compensent les revers de France, et animent le courage des armées alliées. La prise de Lemberg a frappé un terrible coup parmi les rangs des armées Autrichiennes. Démoralisées et prises de frayeur elles fuient en déroute poursuivies par les Russes qui leur infligent encore de lourdes pertes près de Halioz, au sud de Lemberg. Le mécontentement et la désorganisation gagnent les régiments slaves qui se soulèvent.

Les Autrichiens projetaient de s'emparer de Varsovie par le Sud, tandis que les Allemands la cerneraient par le Nord. L'occupation de Gumbinnen par les Russes a forcé les Allemands de se retirer et d'abandonner leurs premiers plans d'attaque. Les Autrichiens résolurent donc d'enfoncer l'aile droite de l'armée russe en Galicie, par une attaque de flanc. Les Russes ont déjoué leurs plans, par l'héroïsme de leurs soldats et le jeu brillant de leur artillerie.

Le premier ministre Asquith d'Angleterre dans une assemblée importante au Guildhall à Londres, cherche à stimuler l'enthousiasme pour recruter de nouveaux régiments. Il conjure tous les hommes capables de porter les armes de s'enrôler sous les drapeaux pour aller défendre la patrie.

L'ambassadeur allemand aux Etats-Unis prétend que deux croiseurs anglais au large de New-York, reçoivent des approvisionnements de charbon de vaisseaux portant le drapeau américain.

On prétend qu'un engagement naval se poursuit actuellement dans la Mer du Nord, entre les Anglais et les Allemands. Sept torpilleurs et mitrailleurs allemands sont entrés à Kiel tout désemparés Les Anglais ont perdu un torpilleur vieux genre "Speedy" et le vaisseau "Linsdell."

La plus stricte censure voile les résultats de cette bataille.

A Montréal, les censeurs ordonnent à la station des signaux du gouvernement de cesser de publier les rapports des départs et des arrivages des vaisseaux.

Au Tiao-Tchau, les communications avec la ville de Tsing-Tau, sont coupées par les Japonais, et l'investissement de la ville commencera bientôt.

SAMEDI 5 SEPTEMBRE

Les dépêches ne nous donnent aujourd'hui que de minimes détails sur la marche des hostilités. Les bulletins officiels de Paris comme de Londres font silence sur les engagements qui se poursuivent en France.

Cependant, les Allemands, c'est un fait certain, avancent sur Paris avec une rapidité étonnante. Dans leur marche audacieuse ils ne tiennent aucun compte des risques et des pertes inévitables en hommes et en munitions; leur intention parait bien de frapper un coup terrible à l'aile gauche des armées alliées, de la désorganiser si possible; puis, de là, retourner en Prusse, arrêter le flot impétueux des Russes qui bouleversent tout sur leur passage.

Déjà on constate un recul des Allemands vers l'est de Paris, puisqu'ils sont maintenant à Lafère sous Jouarre à 30 milles à l'est de Paris.

Les troupes anglaises, en dépit de leur bon esprit, ne peuvent comprendre la raison de ces retraites continuelles devant l'ennemi.

La tactique française, pour le moment, est entourée de mystère: laissons parler les évènements, ils lui donneront peut-être raison.

Paris se montre toujours confiant. Un million de soldats fermement résolus à lutter jusqu'à la mort ont pris place dans la triple ceinture des forteresses de la capitale. Cette défense formidable résistera aux assauts même imprévus des Allemands.

D'un autre côté, la chute de Paris n'amènerait pas, on le croit en certains milieux, la fin de la guerre, mais la prolongerait davantage.

Évangile

Le quinzième Dimanche après la Pentecôte

S. Luc, VII.

EN ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, et ses disciples, suivis d'une grande foule de peuple, l'accompagnaient. Comme il approchait de la porte de la ville, il vit qu'on portait un mort en terre: c'était le fils unique d'une veuve, et il y avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. A la vue de cette mère affligée, le Seigneur, touché de compassion, lui dit: Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et glorifiaient Dieu en disant: Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

JEUDI 10 Septembre—S. Nicolas de Tolentino, conf.

VENDREDI 11 Septembre—S. Emilien, martyr.

SAMEDI 12 Septembre—S. Guy, conf.

DIMANCHE 13 Septembre—S. Aimé, évêque.

LUNDI 14 Septembre—Exaltation de la Ste Croix.

MARDI 15 Septembre—S. Nicomède, martyr.

MERCREDI 16 Septembre—SS. Corneille et Cyprien, martyrs.

16, 18, 19, QUATRE-TEMPS

Les gouvernements respectifs des armées alliées viennent de signer un arrangement par lequel ils s'engagent à ne pas conclure la paix chacun séparément durant la présente guerre, mais ils discuteront ensemble les conditions de paix.

A Lunéville, un fort détachement de 5,000 Allemands fut surpris par l'artillerie française, qui le décima complètement avant qu'il eut le temps de se reconnaître. Seulement 300 Allemands purent s'échapper.

Les Allemands semblent abandonner leur plan premier d'attaquer Belfort, en face des progrès grandissants des Russes, à l'est de la Prusse.

L'état major allemand, en effet, a dépêché cinq corps d'armée à la rencontre des Russes, ces corps d'armée faisaient partie de la division de Belgique et du Nord de la France.

A Berlin une épidemie de fièvre typhoïde et de choléra vient d'éclater.

A Vienne, la viande se fait rare: le peuple se trouve forcé d'adopter le système végétarien.

Les Autrichiens en Galicie ont reçu un renfort de 40,000 Allemands pour réparer leurs derniers désastres. Les pertes de l'Autriche en Galicie, de son propre aveu sont beaucoup plus considérables que les premiers rapports le laissaient entendre. Toute la division de l'armée autrichienne fut anéantie.

Les Autrichiens, en fuite, laissèrent sur le champ de bataille 25,000 morts, dont le général-en-chef et son état-major, et de plus 200 canons, des drapeaux, des munitions, d'abondantes provisions et plusieurs milliers de chevaux. Ce fut donc une véritable déroute.

Les Serbes de leur côté, réclament une glorieuse victoire à Jadar: 30,000 Autrichiens restèrent sur le champ de bataille, et 5,000 furent faits prisonniers, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers. En outre les Serbes capturèrent 100 canons, 37 mitrailleuses, 2,500 chevaux. 3 hôpitaux contenant 3,000 lits, 37,000 fusils, 114 caissons avec 500 boulets de canon et une grande quantité de munitions.

Ces victoires russes et serbes réduisent tellement la force de l'armée autrichienne que 10 corps d'armée russes peuvent la tenir facilement en échec. Ainsi la Russie pourra envoyer 20 corps d'armée contre les Allemands en Prusse et à l'assaut de Berlin.

Sir Edward Carson, dans un important discours à Belfast, (Irlande) communique aux Ulstériens la réponse affirmative du ministère de la guerre aux propositions des volontaires de l'Ulster d'envoyer un corps d'armée combattre sous les drapeaux. Au milieu du plus grand enthousiasme, Sir Edward fait appel au patriotisme des Ulstériens prêts à voler à la défense de l'Empire.

"Nous ne combattrons pas, dit-il, pour nous séparer de l'Angleterre; mais pour demeurer avec elle, toujours."

Le croiseur allemand "Karlsruhe", dans un rencontre, a désemparé le croiseur anglais "Bristol", au large des côtes d'Haïti. Le "Karlsruhe", avant cette bataille avait coulé deux navires anglais.

Dans la mer du Nord deux croiseurs allemands et quatre mitrailleurs ont réussi à couler 15 vaisseaux de pêche anglais.

L'entrée de la Turquie dans le conflit Européen pourrait bien déchainer une conflagration générale en Asie.

Les armées Ottomanes vont envahir les possessions anglaises d'Asie, et provoquer les Indes, à se révolter espérant ainsi que la Chine, la Perse se soulèveront pour combattre l'alliance anglo-japonaise. Le conflit couvrirait alors tout le vieux monde. Advienne maintenant, l'intervention des Etats-Unis contre le Japon le conflit devient universel.

Les opérations japonaises à Tsing-Tau sont ardues à cause du mauvais état des routes chinoises dans le Shang-Tong. Deux ou trois semaines se passeront avant l'investissement de la ville. Un vaisseau mitrailleur japonais s'est échoué dans la baie de Tsing-Tau.

Au Canada le gouvernement manitobain a offert 50,000 sacs de farine au gouvernement Impérial d'Angleterre.

Le fonds de souscription de guerre du Canada s'organise rapidement: des dons généreux surgissent de toutes parts.

Quatre stations de télégraphie sans fil, installées par des Allemands, à Montréal ont été abattues par ordre des détectifs du gouvernement Canadien.

Le maire Deacon de Winnipeg s'enrôle dans le 100e Régiment.

LUNDI 7 SEPTEMBRE

L'armée d'invasion devant Paris esquisse aujourd'hui une nouvelle tactique qui semble indiquer qu'elle ne pressera pas davantage le siège de la capitale mais se portera dans une direction sud-est par Lafère, Chatillon et Reims.

Toute la région de Compiègne et de Senlis est évacué par les Allemands.

Les troupes allemandes, dirigées par l'Empereur et l'état-major général, ont attaqué les forts de Nancy, sans succès.

Trois forts de Mauberge résistent encore aux Allemands, malgré l'occupation de la ville et des autres forts. La garnison française est admirable de courage, elle est secourue au dehors par une armée de Belges et d'Anglais.

Les Belges exécutent un retour offensif dans la région de Gand et d'Anvers. A Thielt, les Allemands furent repoussés dans un vif engagement et perdirent 3,000 hommes.

Une sericuse bataille s'est livrée entre Belges et Allemands à Dendermonde, ville située sur la rivière Lys, au sud-ouest d'Anvers. Les Belges soutinrent un feu terrible, mais réussirent à tenir longtemps les Allemands en échec. En se retirant à la fin devant des forces trop considérables, ils ouvrirent les digues de la rivière et en un instant la ville fut submergée. Les Allemands abandonnèrent la ville pour s'avancer vers St-Nicholas, à 12 milles au sud-ouest d'Anvers, d'où il est possible qu'ils commencent le siège de cette ville, la plus importante de la Belgique.

A Berlin, les journaux qui annonçaient les victoires russes en Galicie ont été supprimés.

Les Berlinois sont tenus à dessein, dans l'ignorance de ce qui se passe en Prusse et en Galicie.

Les pertes allemandes en France se chiffrent à 200,000 hommes et celles des alliées à 40,000.

Les Russes effectuent à l'heure actuelle un grand mouvement offensif: leurs immenses lignes de bataille s'étendent de Tilsit à Johannisberg, et d'Alleinstein à Thorn, en Prusse; puis de Radom, Kielch et Cracovie, le long de la Vistule, et enfin de Lemberg (Galicie) à l'intérieur de la Hongrie.

Les Russes ont occupé au sud de Lemberg, la ville de Czernowitz, en Bukovine. Les habitants ont reçu les Russes à bras ouverts: c'est peut-être l'indice de la désintégration de l'immense empire Austro-hongrois, par suite des derniers revers.

Le détachement d'armée allemande envoyé, à marches forcées, au secours des Autrichiens, fut repoussé par les Russes sur les bords de la Vistule.

La cavalerie russe commande les défilés des Monts Carpathes, qui séparent la Galicie de la Hongrie.

En Angleterre, la classe ouvrière ne souffre pas démesurement de la guerre: le nombre des sans travail a même diminué. M. John Burns, chef du parti du travail, affirme qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer encore, ni d'utiliser pour le moment la souscription nationale du Prince de Galles.

Les recrues abondent pour l'armée: partout, les hommes d'Etat parcourent les campagne afin de stimuler les gens à s'enroler sous les drapeaux. Le général French dans son dernier rapport recommande l'enrolement de nouveaux volontaires.

L'Angleterre désormais rassurée sur le sort de ses navires transatlantiques, ordonne d'enlever les canons qui avaient été placés à bord par mesure de prudence, il y a quinze jours.

Le croiseurs anglais "Pathfinder," frappe une mine flottante, dans la mer du Nord, et coule aussitôt: 7 officiers manquent à l'appel.

Plusieurs navires marchands portant pavillon neutre furent détruits par des mines allemandes, dans la mer du Nord. De ce nombre, il y a 5 vaisseaux danois, 2 hollandais, 1 norvégien et 1 suédois.

Le croisseur allemand "Goeben", refugié dans les Dardanelles dans sa rencontre avec le croiseur anglais "Gloucester". Ses deux puissants canons Krupp, furent détruits.

A Tsing-Tau, deux dirigeables japonais ont lancé avec succès des bombes sur la station de télégraphie sans fil de la ville. Les Allemands ripostèrent, en perçant de 15 balles les ailes des dirigeables. La ville est complètement isolée du reste du territoire: la situation des citoyens devient précaire.

Au Canada, le camp militaire de Valcartier offre un aspect imposant. S. A. R. le duc de Connaught en présence des ministres du Canada et de plusieurs personnages officiels, a passé en revue 25,000 hommes d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, formant le premier contingent de volontaires canadiens qui se portera vers le théâtre des hostilités.

MARDI 8 SEPTEMBRE

Les Allemands subissent aujourd'hui de graves échecs dans l'exécution de leur mouvement tournant à l'est de Paris. Les armées alliées, que cette marche de l'ennemi a fortifiées dans leurs lignes de défense, prennent l'offensive, et s'acharnent à harceler les troupes allemandes, déjà extenuées de fatigue.

Le général Joffre a forcé l'ennemi à accepter la bataille sur le terrain qu'il avait lui-même choisi.

On croit que l'ennemi, déjà très éloigné d'Allemagne est réduit à sa dernière réserve devant les constantes et fraiches recrues des armées alliées.

Toutes les forces allemandes se trouvent présentement concentrées sur une longue ligne de 140 milles qui l'étend de Nanteuil-le-Haudoin, Montmirail, Fère-Champenoise, Vitry-le-Français, et Verdun.

Dans de violents engagements au sud-ouest de l'Argonne, entre Vitry-le-Français et Fère-Champenoise, les Allemands ont éprouvé de lourdes pertes, et furent forcés de sonner la retraite.

Plus à l'est, les Allemands ont vainement foncé sur la droite de l'armée française, près de Nancy, Celle-ci les obligea de retraiter le long de la rivière Oise.

La lutte présente, en France entre dans une phase nouvelle. L'armée allemande déjà affaiblie combat en désespérée afin de conserver ses premières positions acquises, mais de leur côté, les armées alliés rallient leurs forces en un suprème effort, pour reprendre le terrain perdu. Sommes-nous sur le point d'assister aux grandes batailles définitives du présent conflit?

Il paraît certain que les Russes ont débarqué en France, à l'heure actuelle, 250,000 hommes.

A Paris, l'espoir renaît au cœur de tous les citoyens devant l'éloignement du terrible Uhlan. Cependant les travaux des fortifications se poursuivent avec rapidité. Une troupe de 5,000 ouvriers creusent les tranchées en dehors des murs.

Les pertes allemandes se chiffrent à la moyenne de 1,000 hommes par jour.

La situation des troupes françaises en Alsace-Lorraine n'offre aucun changement.

L'armée belge se réorganise avec une nouvelle vigueur. Recrutés par tout le pays, les soldats belges sont mieux équipés, mieux armés et mieux dirigés qu'à l'ouverture des hostilités. Leur moral est excellent On attend d'eux encore des prodiges de valeur.

La situation économique, à Berlin, revêt un caractère grave. Les classes ouvrières souffrent cruellement de la ruine du commerce. Les manufactures ferment leurs portes D'importantes industries manquent de ressources. Le nombre des sans travail augmente en une proportion alarmante en dépit du vide énorme creusé par le départ de millions d'hommes enrôlés sous les drapeaux.

Dans le districe de Berlin, l'Union Métallurgique, force de 88,000 hommes, compte 13,000 membres partis pour la guerre et 11,000 sans travail. Des 52,000 ouvriers affectés aux transports, un dizième est sans ouvrage. 14,000 hommes des 27,000 ouvriers menuisiers manquent d'ouvrage.

D'autres métiers souffrent par excès de demande, comme les boulangers, les bouchers, les tailleurs, es selliers, et même les brasseurs.

La détresse est à son comble dans l'empire teuton.

Les Russes en Galicie, s'attaquent sans succès à la forteresse de Przémysl, seule forteresse qui reste aux mains des Autrichiens en Galicie: mais ce revers n'arrête point leur marche: ils s'avancent désormais pour frapper un coup décisif contre la première armée autrichienne qui lutte désespérément pour briser les lignes russes entre Lublin et Kholm.

A Lemberg, tous les entrepôts, tous les magasins de provisions et de munitions sont entre les mains des Russes, qui vont en profiter pour se ravitailler et continuer leur marche, sans attendre les trains de transports de l'intérieur.

Dans les Balkans, la Turquie concentre 80,000 hommes sur les lignes de Tchatalja; en vue d'un débarquement de troupes russes sur les côtes de la Mer Noire.

Le gouvernement canadien a suspendu toutes les lettres patentes en faveur des Allemands et des Autrichiens.

MERCREDI 9 SEPTEMBRE

Les armées alliées poursuivent avec succès leur marche offensive sur l'aile droite de l'armée allemande. Le long de la petite rivière Ourcq, et à Montmirail, elles ont repoussé les Allemands, en leur infligeant de sérieuses pertes. Ces derniers se retirent au sud-est, à Sézanne.

Le centre de l'armée française est venu aux prises avec l'ennemi à Vitry-le-Français et Fère-Champenoise. Les Allemands firent une superbe résistance, mais durent reculer encore à l'est de Vitry-le-Français.

Dans ce dernier engagement, les français ont fait prisonniers un bataillon entier d'infanterie Allemande, et toute une compagnie manœuvrant des canons à tir rapide. Plusieurs autres canons de campagne furent aussi capturés.

Ces revers révèlent selon les apparences, une grave erreur de la tactique allemande dans cette cour-

(A suivre à la 6ème page)

Chronique Locale

—Dimanche, le 13, à 3 heures de l'après-midi aura lieu une importante assemblée à l'école catholique séparée de Prince-Albert dans les intérêts de l'enseignement du français. Il y a actuellement 58 enfants de langue française qui fréquentent cette école et c'est le désir très ferme des parents, comme ce n'est d'ailleurs que justice, que le français soit enseigné. Que tous les intéressés se fassent un devoir d'assister à l'asemblée.

—Mardi a eu lieu la bénédiction de l'école par S.G. Mgr l'évêque.Sa Grandeur était accompagnée de M. A. H. Morin, commissaire et des RR. PP. McCaffrey, Auclair et Dagenais.

—M. l'abbé A. Perrault, a été ordonné diacre mardi le 8, à l'Orphelinat.

—L'entrée des élèves à l'Académie de Sion a eu lieu hier. On remarque avec plaisir la présence de plusieurs nouvelles élèves, notamment de Battleford, Saskatoon, Vonda et Bruno.

—Les travaux de la cathédrale à l'extérieur et à l'intérieur sont très avancés. L'édifice présente un aspect imposant. Il ne manque plus que l'achèvement des tours pour que tout l'effet d'ensemble soit réalisé.

—Les dames ont donné un euchre à l'école mardi soir au profit de l'église.

—On a reçu la semaine dernière des nouvelles très rassurantes des RR. PP. Delmas et Pascal actuellement en France.

—Le R. P. Rossignol est de passage à l'évêché après un voyage à Le Pas et à Montréal.

Visitrices distinguées

La Révérende Mère Caroline, assistante générale des Sœurs de la Présentation accompagnée de la Rde Mère St David. provinciale, et de la Rde Mère Isaure a visité le nouvel établissement des Sœurs de la Présentation à Marcelin. C'est un grand honneur pour la localité.

Les Religieuses visitrices ont beaucoup apprécié la bonne tenue de l'école. "Nous ne regrettons pas ont-elles dit notre fondation de Marcelin". Cet éloge cadre bien avec l'appréciation écrite de St. Hyacinthe par Mère St. David il y a quelques mois: "Nous bénissons Dieu pour cette nouvelle fondation."

Le personnel de l'école pour l'année scolaire 1914-15, est ainsi constitué:

Supérieure et maîtresse de musique, Sœur Ste Marie de la Croix.

Sœurs Enseignantes: Sœur Ste Mélanie, Sœur Ste Théophile.

Sœur Converse: Sœur Valérie.

La Rde Sœur St. Nicholas est revenue à l'école St. Michel de Duck Lake.

Les distinguées visitrices ont aussi passé quelques jours à l'école St. Michel de Duck Lake et à Saskatoon.

La Rde Sœur St. Basile, directrice de l'Ecole St. Michel de Duck Lake, a été appelée par ses Supérieures à prendre la direction de l'établissement de Saskatoon et elle est remplacée à Duck Lake par la Rde Sœur Marie de Lorette.

Sœur St. Basile est identifiée avec la première fondation des Religieuses de la Présentation dans l'Ouest. Avec un zèle et un dévouement admirables, secondés par une haute intelligence et un grand savoir-faire, cette vaillante religieuse a accompli à l'Ecole St. Michel une œuvre dont le souvenir restera ineffaçable. Dieu seul pourra récompenser dignement tout le bien qu'elle a fait à plusieurs générations d'enfants sauvages par un constant travail de ferme et patiente éducation. L'œuvre d'apostolat et de civilisation que réalisent par leur abnégation et leur courage ces intrépides servantes de Dieu est vraiment l'une des gloires de l'Eglise et une source de fécondes bénédictions.

Noces d'or à Hafford, Sask.

Le 24 août dernier une belle fête avait lieu chez nos compatriotes de Hafford, (autrefois Luxembourg), M. Joseph Lafrenière célébrait le 50e anniversaire de son mariage. Cette belle fête de famille avait été voulue et préparée par les enfants. Au jour fixé tous accoururent à la maison paternelle: trois garçons de Méota, Sask., dont 2 avec leur femme et enfants et 2 filles du Michigan, Etats-Unis également avec leurs plus jeunes enfants.

La cérémonie s'ouvre par une messe en plein air pendant laquelle le Père Lajeunesse dans un petit discours fit voir la beauté de cette couronne d'enfants autour des jubilaires. 50 ans de vie commune, d'espérances, de souffrances, de joies partagées ! !

Pour finir il lut un passage que Mgr Baunard dans son beau livre "Le Vieillard" a consacré aux vieux époux. Après cela le diner fut également servi en plein air sous un berceau de verdure préparé avec goût. Les deux jubilaires occupaient le bout de la table ayant a leur droite le Père Lajeunesse puis tous leurs enfants par ordre d'âge. MM. Adélard Lafrenière avec sa femme, Alfred Lafrenière et sa femme, Mme Baudette, Mme Phaneuf, Mme D. Fauquette enfin le cadet, M. J. Henri Lafrenière, qui faisait garçon d'honneur avec sa cousine, Mlle Alice Lafrenière. On remarquait parmi les convives M. Adolphe Lafrenière, frère du jubilaire et toute sa famille (et on sait qu'elle est nombreuse). M. Ed. Lafrenière, marchand de Howell, Sask.. M. E. Beaudoin de Verte Prairie, etc., etc.

A l'issue du dîner M. Adélard Lafrenière fils ainé lut au nom de tous ses frères et sœurs une belle adresse aux parents. Puis MM. Adolphe Lafrenière et Edouard Lafrenière dirent des paroles très aimables à l'adresse des jubilaires. Le Père Lajeunesse en guise de toast déclara belle l'idée de cette fête qui resserrait les liens de cette nombreuse famille. Les saintes Ecritures ont promis du bonheur et une longue vie à ceux qui honorent leurs parents: en voyant cette belle fête on peut tirer deux conclusions: que M. Jos. Lafrenière a été un bon fils et qu'on a pas fini de fêter des noces d'or dans cette famille. Le soir venu, l'air étant vif on alluma un grand feu de joie et on sauta et dansa autour une bonne partie de la nuit.

UN TÉMOIN.

Parce qu'on n'avait point voulu faire pénitence

"Nous n'avons point voulu de la pénitence volontaire. Au contraire on s'est rué plus que jamais vers le plaisir, le luxe et la luxure. Nous avons la pénitence imposée. Quelle pénitence pour les jeunes gens, que la guerre avec et tout ce qui la précède et tout ce qui la suit ! Et quelles pénitences aussi que celles qu'auront à subir ceux qui restent au foyer: peines de cœur et misères physiques !

"Quelles soient acceptées chrétiennement, de façon à les rendre méritoires de la miséricorde divine sur nous et de la résurrection de la France. L'accueil plein de sérénité qui leur a été fait au début de l'épreuve permet les meilleurs espoirs.

Dieu sauve la France !

Dieu restaure la chrétienté qui ne connaissait point, qui ne pouvait connaître de tels conflits, chrétienté brisée par Luther et son peuple !

"L'Eglise appelle dans ses temples les enfants de la France pour qu'ils joignent leurs prières aux siennes: et la très Sainte Vierge, du haut du rocher de Massabielle, renouvelle sa supplication: Pénitence, pénitence ! ! Ecoutons-la, enfin.

"Les Prussiens ont été, en 1870-71, la verge dont Dieu s'est servi pour nous châtier. Elle se lève de nouveau contre nous; mais nous avons mille raisons d'espérer que s'il lui est donné de nous faire rentrer en nous-mêmes, cette Prusse, qui a été justement appelée "le péché de l'Europe", sera brisée pour toujours."

(*La Semaine religieuse de Lille*).

Mesure temporaire

Le journal ne parait aujourd'hui que sur six pages. La dépression générale des affaires qui atteint aussi péniblement les journaux nous contraint fort à regret d'adopter cette mesure pour quelques semaines, mais nous espérons qu'il nous sera posible bientôt de revenir au cadre ordinaire des huit pages, si nos abonnés retardataires et bon nombre de nos clients veulent bien s'acquitter au plus tôt des sommes qu'ils nous doivent et qui représentent dans l'ensemble pour nous un déboursé considérable dont il ne serait pas juste de nous laisser supporter seuls le fardeau, lorsque nous n'avons épargné aucun sacrifice pour fournir à nos lecteurs un journal catholique aussi complet que possible. Comme le cadre des huit pages était déjà à peine suffisant à contenir les matières intéressantes et variées que nous offrions chaque semaine, nos lecteurs comprendront facilement l'inconvénient inévitable que les circonstances nous imposent et n'en continueront pas moins, nous l'espérons, à nous témoigner leur dévouement sympathique et bienveillant en nous aidant efficacement par leur concours actif à rétablir au plus tôt le cadre ordinaire du journal comme nous le désirons très ardemment nous mêmes.

Marche des événemnets

(Suite de la 5ème page

se précipitée sur Paris. Les Allemands arrivèrent aux portes de Paris, probablement leurs provisions et leurs munitions épuisées: de là, leur mouvement de recul. Ils espéraient aussi opérer leur jonction avec l'armée du Prince héritier, qui devait envahir le territoire français, à Longwy, et s'avancer, à marches rapides vers Paris.

La suite des évènements ne leur a pas souri. L'avantage se tourne, aujourd'hui, vers les armes françaises. La confiance est tellement grande chez le peuple que le gouvernement français espère revenir bientôt à Paris.

Le général Gallieni dirige avec vigueur les travaux de retranchements autour de Paris. Ferme énergique, confiant en ses soldats il attend l'ennemi et lui réserve de grandes surprises. Les murs de Paris tomberont en ruine avant qu'il donne ordre de quitter la ville. Tous ses hommes sont résolus de faire de Paris un tombeau de héros plutôt que de capituler.

En Lorraine, une division allemande sortit de Chateau-Salins, pour opérer une attaque concentrée sur Nancy, mais les Français repoussèrent les assaillants au nord de la forêt de Champeneux. Plus à l'est, les Français ont repris la crête du Maudray, et le Col des Fournaux.

L'Alsace est libre d'ennemis paraît-il, les Allemands l'ont évacué.

Les Allemands prétendent que la forteresse de Maubeuge a tombé en leur pouvoir, avec 40,000 prisonniers, dont quatre généraux et que 400 canons furent aussi capturés.

Le Prince Fréderick de Hesse dans un récent engagement à Lunéville fut blessé, et Ludwig Frank socialiste du Reichstag, fut tué.

Les relations entre l'Italie et l'Autriche sont devenus encore plus tendues depuis la chute de Lemberg. Le Prince Von Buelow prétend que la position de l'Italie comme l'une des grandes puissances avec son indépendance et son unité dépendent de la grandeur et de la force de l'Allemagne. Cependant l'Italie est de plus en plus fermement résolue à garder la neutralité dans le présent conflit.

L'Empereur François Joseph d'Autriche est attaqué de paralysée: son état est précaire.

L'armée autrichienne continue de fuire en Galicie devant les Russes, abandonnant provisions, canons, drapeaux, munitions. Des régiments entiers se rendent prisonniers.

Les Russes poursuivent leurs séries de victoire. La forteresse de Nicolaeff, à 25 milles au sud-ouest de Lemberg, est tombe en leur pouvoir. Celle de Przémysl suivra bientôt.

La Roumanie est grandement surexcitée par les victoires des Russes en Galicie. Des milliers de Roumains ont paradé dans les rues de Bukarest en faveur de la Russie et de la France.

Plusieurs riches canadiens ont offert et équipé une batterie complete de canons, au coût de $150,000. Cette batterie comprend, 16 canons automatiques, tirant 400 coups à la minute, et montés sur de solides trucks automobiles, 4 automobiles de voyages, 18 bicycles automobiles, un train complet en fait de réparations de machineries, un wagon d'outils de tous genres.